

Chapitre 7

UNITÉ

Le ciel, la terre et moi, sommes d'une seule origine
Les dix mille choses et moi-même ne sommes qu'une substance
Sôjô

Nous avons déjà vu, dans un chapitre précédent, que le haïjin emploie souvent la juxtaposition de différentes images dans le même poème – la petite tache d'un corbeau solitaire contrastant avec l'horizon infini d'une soirée d'automne, le moine malade en opposition avec le prunier en fleurs. Le but, dans chacun de ces cas, est d'éveiller le lecteur à l'unité sous-jacente du tout. Le zen le dit en ces mots :

« L'identité est la différence – la différence est l'identité »

C'est cette expérience de l'identité des choses, de l'homme et de la nature, qui est au cœur du haïku. Le haïku cherche à créer une sorte de « conscience cosmique » qui ignore tout de la séparation, et dans laquelle les éléments les plus divergents font partie de la même unité.

Voies ferrées,
et par-dessus, un vol d'oies
dans la nuit lunaire...

Shiki

Une gare
de chemin de fer solitaire :
fleurs de lotus épanouies...

Shiki

Dans chacun de ces deux haïkus, deux mondes semblent se télescoper : le vieux et le nouveau, l'industriel et l'esthétique, l'utilitaire et l'artistique. Cette juxtaposition d'images résolument différentes donne au haïku une « polarité ». Les deux images contrastées sont comme les pôles d'une batterie chargée. Il y a un état de tension entre elles, et cette tension ne se résout nulle part dans le poème. Shiki ne tire aucune conclusion, n'affirme aucune préférence personnelle, ne nous donne aucun commentaire, ni aucune piste; il pose simplement les choses côte à côte. On dit que de tels haïkus, où deux images apparemment sans rapport l'une avec l'autre sont superposées sans que leur relation soit spécifiée, sont dans un état de « tension non résolue ».

Voici deux exemples supplémentaires dans lesquels la tension est encore plus prononcée :

Marée d'équinoxe :
pointes de rhubarbe
et un train qui siffle!

Takako

Bruit d'un rat
sur les plats :
ah, le froid!

Buson

Quel est le rapport entre les pointes de rhubarbe et le sifflet du train? Dans quelle mesure peut-on associer le bruit d'un rat sur une assiette avec le sentiment du froid? Il n'y a pas de réponse rationnelle à ces questions. Le haïku devient ici une « collision d'images » : il commence à ressembler à un « kôan ». Un kôan est une proposition ou une question que les maîtres zen donnent à leurs disciples en vue de méditer. Le fait est que le kôan n'a pas de réponse ou d'explication logiques, et que l'étudiant essaie donc en vain de le comprendre à travers l'utilisation de ses pouvoirs de raisonnement. Le disciple ne « résout » le kôan que lorsqu'il abandonne tout recours à la raison ou à la logique, et en saisit le sens intuitivement, souvent après de nombreuses années de méditation.

R.H. Blyth considérait que chaque haïku était « un kôan, une question zen, une porte ouverte qui a l'air fermée », et le poète américain W.C. Cohen a appelé le haïku une simple « adaptation poétique du kôan ». Harold Stewart, autre traducteur de haïkus, exprima cette même pensée ainsi :

« De même que dans le kôan, problème absurde et insoluble utilisé en méditation zen, la période de paradoxe et de surprise mène à une impasse rationnelle et au blocage de notre libre flux d'énergie, il en est de même en haïku : quand chaque moyen de s'échapper par les impasses de la logique et de la volonté se trouve bloqué ou condamné, alors, soudain, l'éclair instantané du Satori se produit – et nous entrevoyons notre sortie. »

Le haïku ressemble donc au kôan dans la mesure où nous cherchons en vain une liaison logique entre des images juxtaposées. La « solution » se trouve à un niveau de conscience plus profond que l'esprit logique. Elle se situe à un niveau où les influences discriminatoires de nos esprits ont cessé de fonctionner et où les choses sont perçues dans leur globalité, et où les voies ferrées et les oies sauvages, la rhubarbe et les sifflets de train, les rats et le froid font sonner la même corde et font partie d'un même continuum.

Voyons maintenant quelques exemples de haïkus traduits de l'anglais :

Reposant dans l'herbe,
papillon et bulldozer,
tous deux jaunes.

Paul O. Williams

Ici aussi nous avons une juxtaposition, une collision d'idées : le papillon est présenté contre le bulldozer, et il y a un état de tension non résolue entre ces deux images si différentes. La dernière ligne, malheureusement, aboutit à la résolution du paradoxe et au relâchement de la tension en reliant les deux images. Le poète a « expliqué » le paradoxe au lecteur au lieu de lui laisser expérimenter la tension et essayer de la résoudre par lui-même.

Voici quelques haïkus de l'Anglais, John Esam, où il a laissé le paradoxe sans explication et la tension sans résolution :

Dans une lettre
elle touche les cheveux de sa grand-mère;
volant, des corbeaux croassent.

Une bande de soleil avance
à travers champs;
quelque part deux filles rient.

Qui suis-je? Que
suis-je? Le bruit de la hache
du bûcheron.

Je touche son dos;
une cloche de pierre résonne
quelque part.

En résumé, on dit que le haïku ressemble au « kôan » de l'enseignement zen dans la mesure où il manie le paradoxe, la « tension non résolue » et la juxtaposition d'images, en apparence non reliées, qui obligent le lecteur à percevoir la réalité de manière intuitive plutôt qu'intellectuelle.

